

JONAS HASSEN KHEMIRI

LA CLAUSE PATERNELLE

roman traduit du suédois
par Marianne Ségol-Samoy

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

INVASION !, Éditions Théâtrales, 2008.
MONTECORE, UN TIGRE UNIQUE, Le Serpent à Plumes, 2011.
J'APPELLE MES FRÈRES, Éditions Théâtrales, 2013 ; Actes Sud, 2014.
NOUS QUI SOMMES CENT, Éditions Théâtrales, 2013.
TOUT CE DONT JE NE ME SOUVIENS PAS (prix August 2015), Actes Sud, 2017.
PRESQUE ÉGAL À, Éditions Théâtrales, 2019.

"Lettres scandinaves"

Ouvrage traduit avec le concours
du Swedish Arts Council, Stockholm

Titre original :
Pappaklausulen
Éditeur original :
Albert Bonniers Förlag, Stockholm
© Jonas Hassen Khemiri, 2018
Tous droits réservés

Photographie de couverture : © Stephen Mulcahey / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15111-9

JONAS HASSEN KHEMIRI

La Clause paternelle

roman traduit du suédois
par Marianne Ségol-Samoy

ACTES SUD

J'ai pacte avec cette nuit, depuis vingt ans je la sens qui vers moi doucement hèle…

Aimé Césaire,
*Et les chiens se taisaient**.

Demande à une mère qui vient de perdre un enfant : Combien d'enfants as-tu ? "Quatre", répondra-t-elle, "-trois", et quand les années auront passé, "Trois", répondra-t-elle, "-quatre".

Amy Hempel,
The Collected Stories.

* © Présence Africaine Édition, 1956.

I. MERCREDI

Un grand-père qui est un père est de retour dans le pays qu'il n'a jamais quitté. Il se tient dans la file d'attente pour le contrôle des passeports. Si le policier derrière sa vitre lui pose des questions suspicieuses, le père qui est un grand-père restera calme. Il ne dira pas au policier que c'est un abruti. Il ne lui demandera pas s'il a eu son uniforme dans une pochette-surprise. Il sourira et il lui montrera son passeport en lui rappelant qu'il est citoyen de ce pays et qu'il ne l'a jamais quitté plus de six mois. Pourquoi ? Parce que sa famille vit ici. Ses enfants bien-aimés. Ses merveilleux petits-enfants. Sa traîtresse d'ex-femme. Il ne partirait jamais plus de six mois. Six mois c'est le maximum. Le plus souvent il part cinq mois et trente jours. Parfois cinq mois et vingt-sept jours.

La file avance. Le grand-père qui est un père, a deux enfants. Pas trois. Un fils. Une fille. Il les aime tous les deux. Surtout la fille. Les gens disent qu'ils lui ressemblent, mais lui ne trouve pas. Ils ont la taille de leur mère. L'obstination de leur mère. Le nez de leur mère. Tous deux sont des petites ou plutôt des grandes copies de leur mère. Surtout le fils. Il lui ressemble tellement que le père qui est parfois

un grand-père, qui l'est assez souvent en fait, peut avoir envie de lui mettre un coup de tête. Mais il ne le fait pas. Bien sûr que non. Il sait se maîtriser. Il a vécu suffisamment longtemps dans ce pays pour savoir que les émotions sont une mauvaise chose. Les émotions doivent être rangées dans des petits compartiments, volontiers répertoriés, et ne pas être libérées avant qu'aient été préparés le mode d'emploi et le plan, avant que les experts ne soient sur place, avant qu'un contrôleur d'État ne prenne la responsabilité de ce que les émotions peuvent susciter.

La file n'a pas bougé d'un pouce. Personne ne se met en colère. Personne n'élève la voix. Personne n'essaie de doubler. Les gens lèvent juste les yeux au ciel en soupirant. Le grand-père fait pareil. Il se souvient de l'époque où il était un père. Les goûters d'anniversaire et les vacances au soleil, les entraînements de judo et les gastros, les leçons de piano et les fêtes de fin d'année. Il se souvient de la manique que sa fille, ou peut-être son fils, avait fabriquée en travaux manuels, avec le texte brodé : *Le meilleur papa du monde.* Il était un père formidable. Il est un grand-père formidable. Celui qui prétend le contraire est un menteur.

Quand le père qui est un grand-père arrive au guichet, la femme en uniforme de l'autre côté de la vitre le regarde et scanne son passeport. Ça ne prend que quelques secondes. Après ça, elle lui fait signe de passer.

*

Un fils qui est un père se rend à son bureau dès que ses enfants se sont endormis. Il ramasse le courrier

d'une main et ouvre la porte de l'autre. Il range les courses dans le frigo et balance ses affaires de sport dans la penderie. Avant de sortir l'aspirateur, il fait un tour dans la cuisine, la salle de bains et l'entrée afin d'enlever les cadavres de cafards de ces dernières vingt-quatre heures avec du papier essuie-tout et une pelle. Il change les draps dans le coin chambre, les serviettes dans la salle de bains et remplit l'évier d'eau chaude pour laisser tremper les tasses qui ont du café séché dans le fond. Il ouvre la porte du balcon pour aérer. Il fourre dans la poubelle de la cuisine des enveloppes à fenêtre déchirées, des prospectus, de vieux kiwis tout fripés, des mandarines dures comme des balles de bandy et des épluchures de pommes devenues marron. Il regarde l'heure et voit qu'il est dans les temps. Peut-être n'est-il même pas pressé.

Il passe la serpillière dans l'entrée et dans la cuisine. Il nettoie la baignoire, le lavabo et les toilettes. Quand il a terminé, il laisse le savon ménager et l'éponge en évidence dans la salle de bains en se disant que si le père les voit, il y aura peut-être une chance qu'il ne laisse pas le bureau dans le même état que la fois précédente. Et encore celle d'avant.

Le fils verse les capsules neuves de café de la machine à expresso dans un sac en plastique qu'il range ensuite dans un carton au fond du garde-manger. Il met les bougies parfumées que sa sœur lui a offertes pour son anniversaire dans un autre sac en plastique qu'il cache dans la boîte à outils. Les conserves de thon artisanales et les bocaux en verre contenant des pignons de pin, des noix et des graines de courge, il les range dans le carton de cartouches d'encre au-dessus du frigo. Il vide dans la poche

droite de son jean le bol rempli de monnaie qui se trouve sur la commode de l'entrée. Les lunettes de soleil, il les range dans son sac à dos. Puis il fait de nouveau le tour de l'appartement. Il a terminé. Son bureau est maintenant prêt à accueillir son père. Il regarde l'heure. Le père devrait arriver. Il sera là d'un moment à l'autre.

*

Un père qui est un grand-père se tient devant le tapis à bagages. Il se fait la réflexion que toutes les valises se ressemblent. Elles brillent comme des vaisseaux spatiaux et ont des roulettes comme sous les skateboards. Ça se voit de loin que ce sont des fabrications bas de gamme provenant d'Asie. Sa valise à lui est solide. Elle a été fabriquée en Europe. Elle tient depuis plus de trente ans et tiendra pendant au moins vingt ans de plus. Elle n'a pas de roulettes qui risquent de se casser. Les parois sont tapissées d'autocollants de compagnies aériennes qui ont fait faillite. Lorsqu'il la récupère sur le tapis, une jeune fille aux bras de lutteuse lui propose son aide. Non merci, répond le grand-père en lui faisant un sourire. Il n'a pas besoin d'aide. Surtout pas de la part d'inconnus qui font ça uniquement dans l'espoir de récupérer une pièce ou deux.

Il dépose sa valise sur le chariot à bagages et se dirige vers la sortie. Avant le départ il y a eu un problème technique. Tous les passagers sont montés dans l'appareil puis ont été invités à redescendre pour ensuite remonter. Ses enfants ont certainement vu sur internet qu'il avait du retard. Le fils est allé chercher sa sœur en voiture, ils ont roulé sur l'autoroute

en direction du nord, ils se sont garés sur le parking hors de prix de l'aéroport et la fille a récupéré dans le coffre le beau manteau du père. Et en ce moment, ils l'attendent dans le hall des arrivées. Sa fille avec son sourire radieux. Son fils avec son casque sur les oreilles. Ils n'ont pas besoin de cadeau. Ça lui suffit qu'ils soient là.

*

Un fils qui est un père en profite pour travailler un peu en attendant l'arrivée du père. Après avoir contrôlé qu'il n'y a pas de cafards morts dans la bouilloire, il met en route l'eau pour se faire un thé. Il allume son ordinateur et parcourt le bilan annuel du syndic du bâtiment 9. Il se connecte ensuite sur le site des Impôts et demande un délai pour un journaliste free-lance et un conservateur de musée qui sont en retard sur leurs factures. Puis il fait une liste des choses à préparer pour le goûter d'anniversaire de sa fille le dimanche suivant. Relancer les parents qui n'ont pas encore répondu à l'invitation. Préparer des jeux. Acheter des ballons, des assiettes en carton, des serpentins, des pailles, des sirops, tous les ingrédients pour un gâteau. Et aussi de la ficelle et une pince à linge pour la pêche à la ligne. Il jette un œil par la fenêtre. Il ne faut pas s'inquiéter. Tout va bien. Son père est juste un peu en retard.

À l'époque, le fils avait l'habitude de retrouver sa sœur à la gare routière Cityterminalen pour accueillir ensemble le père lorsqu'il arrivait de l'aéroport. Tous deux s'asseyaient sur un banc derrière les grandes baies vitrées de la station de bus, dos contre dos, ou tête contre épaule, ou tête contre cuisse. Le fils avait

les yeux rivés sur l'horloge à se demander pourquoi le père n'était toujours pas là tandis que la sœur allait à la petite boutique d'alimentation s'acheter un smoothie à la framboise, un sandwich et un latte à emporter. À son retour, il arrivait au frère de retirer son casque pour lui faire écouter les derniers sons de Royce da 5'9", Chino XL et Jadakiss. Au bout d'un moment, la sœur le lui rendait, bâillait et se remettait par exemple à discuter hygiène intime avec quelques retraités qui s'apprêtaient à prendre le car de nuit pour Varberg. Le fils qui n'était pas encore père faisait les cent pas entre le banc et la vitre. La sœur qui n'était pas encore mère s'allongeait sur le banc, calait son sac à main sous sa tête comme oreiller et s'endormait. Tous les quarts d'heure, une nouvelle navette. Mais toujours aucun père. Le fils se rasseyait, se relevait, se rasseyait, se relevait. Un SDF était délogé par des agents de sécurité. Deux chauffeurs de taxi jouaient au morpion ou faisaient des pronostics sur des chevaux. Quelques touristes perdus descendaient des navettes, partaient dans une direction puis revenaient sur leurs pas et repartaient dans la direction opposée. Le frère regardait sa sœur. Comment pouvait-elle dormir aussi paisiblement ? Ne comprenait-elle pas qu'il s'était passé quelque chose ? Que leur père avait été arrêté ? Que les militaires l'avaient attrapé au moment où il embarquait, qu'ils lui avaient demandé ses papiers, qu'ils l'accusaient d'être un agent secret, un contrebandier, un membre de l'opposition ? Et en ce moment même, il était enfermé dans une cellule glaciale à essayer de convaincre les militaires qu'il n'était pas de la famille de ce gars qui s'était immolé par le feu dans une prison en signe de protestation contre les méthodes du régime. Nous

sommes une grande famille, expliquait-il. Notre nom est courant. Je ne suis pas un homme politique, je ne suis qu'un simple vendeur. Puis il leur faisait son sourire enchanteur. S'il y avait bien quelqu'un qui pouvait s'en sortir par la tchatche c'était lui. Assieds-toi et calme-toi, lui avait dit la sœur quand elle s'était réveillée. Respire. Tout va bien. Quatre-vingt-dix minutes, avait répondu le frère en secouant la tête. C'est quand même un peu bizarre que l'avion ait atterri il y a déjà quatre-vingt-dix minutes et qu'il ne soit toujours pas là. Du calme, lui avait répété sa sœur en le forçant à se rasseoir sur le banc. Ce n'est pas bizarre du tout. Tu sais bien qu'il attend d'abord que tous les passagers soient descendus de l'avion, qu'il ramasse ensuite les journaux oubliés et les bouteilles de vin non terminées, qu'il passe par ses toilettes préférées avant d'aller finalement récupérer sa valise qu'il inspecte pendant un long moment pour s'assurer qu'il n'y a pas d'éraflure, et s'il y en a une, ce qui est toujours le cas, il se rend au service bagages de la compagnie. Tu le sais, ça ? Le fils avait acquiescé d'un signe de tête. Et il déclare que la valise a été détériorée. L'agent en face de lui n'arrive pas à savoir s'il est sérieux ou s'il plaisante vu que sa valise date genre de la dernière guerre mondiale. Il lui explique qu'on ne dédommage pas les dégâts liés à l'usure, ce qui le fâche. Il se met alors à crier que le client est roi. À moins que la dame derrière le comptoir ne soit jeune et jolie, avait rétorqué le fils. Exactement, avait répondu la sœur. Dans ce cas, il sourit et lui dit qu'il comprend tout à fait. Et après ? avait demandé le fils. Après, il doit passer la douane, avait répondu la sœur. Et un douanier inexpérimenté croit qu'il a quelque chose à cacher. Alors il l'arrête et lui

pose des questions. Il lui demande de le suivre dans une arrière-salle pour montrer le contenu de sa valise. Et que trouve-t-il ? Rien. La valise est vide. À part quelques chemises. Et un peu de nourriture. Tu sais bien que ça prend toujours un temps fou, conclut la sœur. Et toi, tu t'inquiètes toujours pour rien.

Ils étaient restés silencieux. Une navette était arrivée puis repartie. Lorsqu'une nouvelle navette avait redémarré, leur père se tenait sur le trottoir. Toujours vêtu des mêmes vêtements. La même veste lustrée. Les mêmes chaussures usées. La même valise. Le même sourire. Et toujours la même première question : vous avez mon manteau ? La fille et le fils, qui venaient de passer le sas, le lui tendaient et attrapaient sa valise en échange. Puis ils lui disaient en chœur *Bienvenue à la maison* et, comme chaque fois, ils se demandaient si *maison* était le bon mot.

*

Un père qui est un grand-père sort dans le hall des arrivées. Il croise le regard de ceux qui attendent. Ils ont tous le visage flou comme les criminels sur les caméras de surveillance. Des jeunes femmes boivent du thé à emporter. Des hommes barbus dans des pantalons trop étroits regardent leur portable. Deux parents bien habillés tiennent une banderole qu'ils n'ont pas encore déroulée, un membre de leur famille les filme, son avant-bras droit au-dessus de la tête comme un cobra. Plusieurs hommes ont un bouquet de fleurs et un manteau de femme dans les bras. Le père reconnaît ce genre d'hommes. Il en a déjà vu. Ce sont des Suédois qui attendent leur femme thaïlandaise. Ils se rencontrent sur internet

et ils se fiancent sans s'être vus. Et maintenant, les hommes ont apporté un manteau pour montrer aux femmes qu'ils sont gentils et qu'ils veulent leur éviter un choc thermique. Mais un homme gentil, ça ne commande pas une épouse-prostituée à l'autre bout de la terre, se dit-il en continuant à avancer. Il ne cherche pas ses enfants des yeux parce qu'il sait qu'ils ne sont pas là. Pourtant il remarque que son regard, lui, cherche. Que ses yeux, eux, espèrent.

Il passe devant une grande famille africaine où les hommes ressemblent à des dealers. Il passe devant un Pakistanais avec une tache de naissance sous un œil qui cligne violemment des paupières comme s'il était nerveux ou comme s'il venait de se réveiller. Un pédé à coup sûr. Ça se voit à sa chemise moulante et à son foulard pelucheux. Le grand-père poursuit sa route, passe devant le café ouvert la nuit, passe devant les chauffeurs de taxi tenant dans une main des panneaux avec des noms de famille suédois ou des noms d'entreprises anglaises, passe devant les bureaux de change fermés, passe devant la colonne aux grands autocollants verts informant de la présence d'un défibrillateur. C'est quoi un défibrillateur ? Et si c'est tellement important, pourquoi n'y en a-t-il pas dans tous les aéroports ? Non, ce n'est qu'ici, dans ce pays étrange, que les politiques ont décidé que le hall des arrivées n'était pas un lieu sûr sans la présence d'un défibrillateur.

Le grand-père qui ne se sent plus père pousse son chariot en direction de la station de bus. Il sort dans le vent. Tous ses départs et ses retours se sont passés dans cet aéroport. Par temps ensoleillé. Par temps de pluie. En hiver. En été. Peu importe. Quand on sort du terminal 5, le vent est constant. Il a la force

d'un ouragan. Quelle que soit la saison. Il transforme les foulards en drapeaux. Les vestes en jupes. Il est si puissant que les gens doivent se mettre à l'abri entre les colonnes en ciment pour ne pas être forcés de se livrer à une danse involontaire. Deux pas à gauche. Un pas en avant. Pendant que le vent rit et accélère encore le tempo.

Il regarde le tableau électrique. Quatorze minutes d'attente avant la prochaine navette. La précédente a dû partir à l'instant. Quatorze foutues minutes. La tête de sa femme apparaît soudain derrière un mur. Quatorze minutes ? lui crie-t-elle d'une voix joyeuse. Quelle chance incroyable que ce ne soit pas cent quatorze minutes ! Il fait un froid de canard, grommelle-t-il. Très vivifiant, répond-elle. Personne n'est venu me chercher, se plaint-il. Moi je suis là, répond-elle. Je suis malade, gémit-il. Mais quelle chance dans ta malchance que tu souffres de diabète et pas d'une autre maladie chronique, répond-elle, parce que le diabète c'est facile à gérer, j'ai entendu parler de diabétiques qui ont pu arrêter de prendre de l'insuline en adaptant leur alimentation et en plus toi, tu aimes te faire des piqûres et mesurer ta glycémie, non ? Je suis en train de perdre la vue, poursuit-il. Mais moi, tu me vois ? répond-elle. Oui, murmure-t-il. Quelle chance, répond-elle en souriant. Ses cheveux courts flottent légèrement au vent. De la chance dans la malchance. C'était son mantra. Quoi qu'il se passe. Lorsqu'un copain de classe de leur fille s'est cassé le bras, la première question de la femme a été : le droit ou le gauche ? Le gauche, a dit la fille. Quelle chance dans sa malchance, a alors répondu la femme. Il est gaucher, a répliqué la fille. Alors il aura la chance de faire travailler sa main

droite, a répondu la femme. De la chance dans la malchance. Le père sourit en y repensant. Le vent se calme. Tout devient silencieux. La femme s'approche, lui caresse la tempe et lui embrasse la main de ses lèvres froides comme des boutons d'ascenseur. Et au fait… chuchote-t-elle. Ta femme ? Pourquoi tu penses à moi comme étant ta femme ? On a divorcé il y a plus de vingt ans. Le vent est revenu et elle a disparu. Il sent que son corps est faible. Il sent quelque chose de bizarre dans ses yeux. Il n'a qu'une envie : rentrer chez lui. Il n'a pas de chez-lui. Autour de lui, il y a des taxis. Le train rapide. Mais il attend la navette. Comme toujours il attend la navette.

*

Une sœur qui est une fille mais qui n'est plus une mère sort du restaurant, fait signe à un taxi et donne son adresse. Une bonne soirée ? demande le chauffeur. Oui, plutôt, répond la sœur. On a fêté l'anniversaire d'une amie. Elle a eu trente-huit ans. Putain, trente-huit ans. La sœur soupire. Le temps passe vite, dit le chauffeur. Oui, vraiment, répond la sœur. Vous avez des enfants ? demande le chauffeur. Trente-huit ans, répète la sœur. Je me rappelle quand ma mère a eu trente-cinq ans. Elle avait monté sa propre boîte. Tous ses papiers étaient rangés dans des classeurs. Elle semblait tellement adulte et entreprenante. Mes amis à moi baisent dans tous les sens et n'obtiennent que des CDD. Mais peut-être qu'elle aussi pensait ça de ses amis quand elle les comparait à ses parents. C'est possible, répond le chauffeur. Ils restent silencieux un moment. Mais on a

très bien mangé. Vous êtes déjà allé dans ce restaurant ? demande-t-elle. Non, répond-il. Les plats étaient copieux. Je déteste aller dans des endroits où je paie trois cents couronnes pour ne rien avoir dans mon assiette, pas vous ? Vous ne trouvez pas ça énervant ? Si, vraiment, on n'a pas envie d'avoir faim en sortant de table, répond-il. Exactement, dit-elle. Par contre, ils avaient un gros problème d'aération. Le restaurant puait la cuisine. L'odeur était tellement forte que j'ai dû sortir prendre l'air pour ne pas vomir. Le chauffeur croise son regard dans le rétroviseur. Ils sont de nouveau silencieux. Elle sort son portable. Le premier SMS date de huit heures et demie. Son frère lui écrit qu'il est à son bureau et qu'il attend leur père. Ah oui, merde, c'est aujourd'hui que papa arrive. Le SMS suivant est arrivé à neuf heures et quart. Le frère écrit que le père n'est toujours pas là. Neuf heures et demie. Il écrit qu'il commence à être inquiet. Dix heures et quart. Il écrit que l'avion a dû avoir du retard et qu'il ne va pas tarder à rentrer chez lui. Il lui demande de l'appeler. Elle regarde l'heure. Il est onze heures et demie. Maintenant il doit dormir. Ils se parleront demain. La seule chose qui la gêne, c'est le parfum du chauffeur. Il a dû se verser tout un flacon sur la tête. Et le client précédent a dû être un gros fumeur. Le paquet mal refermé de lingettes dans le vide-poches de la portière sent l'abricot chimique. Le snus, le tabac à priser, du chauffeur sent la mousse. Quand la voiture sort du tunnel, elle ouvre la vitre et lève le nez vers la fente d'air. Trop chaud ? demande le chauffeur. Un peu, répond-elle. Il remonte aussitôt la vitre arrière depuis la commande centralisée et baisse la température de l'air conditionné. Elle entend

sa propre respiration. Sa bouche se remplit de salive. Ici c'est parfait, lance-t-elle au chauffeur une fois qu'ils ont passé le rond-point. Elle lui tend sa carte bleue et quitte la banquette arrière. Pendant cinq minutes elle reste accroupie à côté des plantations. Puis elle se relève et commence à marcher vers son immeuble. Elle n'a pas vomi. Elle ne va pas vomir. Mais quelque chose cloche. Elle se sent comme une super-héroïne dotée d'un super-pouvoir qui consiste à sentir la moindre odeur à plusieurs kilomètres à la ronde et à avoir ensuite envie de vomir. L'odeur de saucisse devant le Seven Eleven. L'odeur de merde de chien devant l'abribus. Un passant qui sent la crème hydratante. Sa rue qui sent les feuilles d'automne en décomposition. Elle tourne à droite et se rapproche de son porche. Des pas derrière elle. Des pas qui accélèrent. Ça ne veut pas forcément dire quelque chose. Un joggeur nocturne ? Son voisin hard-rockeur qui l'a vue accroupie et qui veut lui demander si elle a besoin d'aide ? Elle sort quand même son trousseau de clés et se prépare à entrer. Ses clés se sont transformées en un poing américain. Son regard est concentré. Sa nausée est partie. Les yeux. Les couilles. Les yeux. Les couilles. Prendre l'initiative. Crier. Ne jamais montrer sa peur à l'agresseur. Elle prend son élan, se retourne et se dirige droit sur l'homme qui la suit. Qu'est-ce que tu veux ? lui crie-t-elle. L'homme retire un écouteur d'une de ses oreilles. Pardon ? dit-il. Arrête de me suivre, OK ! Mais j'habite juste là, lui répond-il en pointant une direction du doigt. À quel numéro ? Au 21. Il n'y a pas de numéro 21. Euh si parce que c'est là que j'habite. Quelle rue ? Il lui donne le nom de la rue. OK, tire-toi. Il presse le pas, passe devant elle le regard

effrayé et la tête baissée. Il sent le popcorn. Elle le suit des yeux. Lorsqu'il a disparu à l'angle, elle retombe sur les genoux. Putain de restau puant. Putain de taxi écœurant. Putain de tas de feuilles répugnant. Elle prend l'ascenseur et a juste le temps d'entrer dans la salle de bains avant de vomir aux toilettes. Chérie ? chuchote celui qui n'est pas son petit ami de l'autre côté de la porte. Je peux faire quelque chose ? Elle ne répond pas. Elle reste allongée sur le sol de la salle de bains à attendre que le monde veuille bien se calmer.

Là, il y a les crochets pour les serviettes, sans sa serviette à lui. Là, il y a le verre à dents, sans sa brosse à dents à lui. Là, il y a le rideau de douche avec l'imprimé perroquet qu'elle a installé parce que chaque fois qu'il prend une douche tout est trempé comme dans la forêt équatoriale. Et il faut alors changer le rouleau de papier-toilette. Pourquoi s'énerver pour quelques petites flaques ? Là, il y a l'armoire de la salle de bains où il a investi l'étagère du bas parce qu'il l'atteignait sans avoir besoin de monter sur le tabouret blanc. Dessus il rangeait son déo, ses rasoirs jetables dont il n'avait pas besoin et la collection de crèmes hydratantes qu'elle rapporte des hôtels quand elle voyage pour son travail. Aujourd'hui cette étagère est vide. Lorsque celui qui croit être son petit ami a posé sa tondeuse à cheveux dessus sans lui demander, elle a répondu en la balançant à la poubelle.

Quand elle sort de la salle de bains, celui qui n'est pas son petit ami est assis sur le canapé les yeux rivés sur son portable. T'as un peu abusé ? lui demande-t-il en souriant. Pas du tout, répond-elle. J'ai bu de l'eau pétillante toute la soirée. Je n'avais pas envie

de vin. Il pose son portable. Quoi ? Pourquoi tu fais cette tête ? demande-t-elle.

*

Un fils qui est un père regarde l'heure. Bientôt minuit. Sa sœur ne le rappelle pas. Sa petite amie lui a envoyé un SMS il y a une heure. Il lui a répondu que l'avion du père avait du retard et qu'il n'allait pas tarder à rentrer. Il se prépare à partir. Mais il ne part pas. Il ne sait pas pourquoi. Il essaie de nouveau d'appeler le numéro étranger de son père. Puis son numéro suédois. Les deux portables sont éteints. Ou déchargés. Ou ont été confisqués. Il tend l'oreille dans l'espoir d'entendre la clé dans la serrure. Il se demande quand ils ont cessé d'aller chercher le père à la gare routière. Il y a trois ans ? Cinq ans ? Il ne se souvient pas bien mais il soupçonne que c'est au moment où le fils est devenu père et où le père est devenu grand-père. Quelque chose s'est passé. Malgré tout, le fils est resté responsable du côté pratique. Il gère le compte en banque de son père et aussi son courrier. Il paie ses factures, fait sa déclaration d'impôts, réserve ou annule ses visites de contrôle et ouvre les lettres de la sécurité sociale. Et c'est aussi lui qui est responsable de son logement. Quel que soit le temps qu'il passe en Suède. Dix jours ou quatre semaines. Ça a toujours été ainsi. Et ça restera toujours ainsi.

Le fils va dans la cuisine avec sa tasse de thé. Lorsqu'il allume le plafonnier, il entend le grouillement des cafards qui vont se cacher derrière le four. Du coin de l'œil, il voit deux ombres disparaître sous le congélateur. Dans l'évier un cafard rouge-brun se

tient immobile, essayant de se rendre invisible, ses antennes bougeant lentement dans les airs. Le fils pose sa tasse de thé sur la cuisinière et tend le bras pour attraper le papier essuie-tout. Il mouille une feuille, tue le cafard et jette le papier dans les toilettes afin d'éviter la propagation des œufs. Les pièges collants bleus de chez Anticimex sont là depuis plusieurs semaines. Le gars avec sa seringue anti-cafards est venu pas plus tard que le jeudi précédent pour déposer des gouttes mortelles ressemblant à du dentifrice entre le four et l'évier et entre le frigo et le congélateur. N'empêche que les cafards continuent à venir. Il y en a deux sortes : une plus noire, une autre plus rouge. Mais quand ils absorbent le poison et qu'ils meurent, ils le font tous de la même manière. Ils se retrouvent sur le dos, les pattes repliées et leurs longues antennes s'agitant comme des brins d'herbe dans tous les sens. Ils sont gracieux, allongés sur le dos, immobiles, prêts à être broyés par une feuille d'essuie-tout humide. Il n'utilise qu'une feuille par cafard. Le rouleau dure plus longtemps. S'il prend deux feuilles, il ramasse deux cafards. Comme ça c'est juste pour tout le monde et il évite de gaspiller de l'argent en achetant du papier essuie-tout. Là, ce n'était pas sa voix à lui. Mais celle de son père. Une feuille à la fois, lui criait-il de l'autre côté de la porte des toilettes. Deux feuilles si on met de l'eau dessus. Je vais mettre de l'eau dessus, criait le fils en retour. Alors tu peux prendre deux feuilles, répondait le père. Le fils prenait deux feuilles, les mouillait et s'essuyait. Et maintenant une feuille pour vérifier que c'est bien propre, lui donnait comme instruction le père. Non ! Utilise tout le rouleau ! lui criait sa mère depuis la cuisine. Ne l'écoute pas ! criait son

père de plus belle. Le fils faisait ce qu'on lui disait. Toute sa vie il a fait ce qu'on lui a dit. Mais maintenant ça va changer, se dit-il en allant chercher un stylo et un papier. Il n'écrit pas que c'est la dernière fois que son père habite ici. Il n'écrit pas qu'il veut clore la clause paternelle. Il écrit : *Bienvenue papa. J'espère que le voyage s'est bien passé. Voici ton courrier. Appelle-moi quand tu peux pour que j'évite de m'inquiéter pour rien.*

Le fils éteint les lumières et sort dans la cage d'escalier. Il referme la porte intérieure derrière lui, verrouille la porte extérieure et aussi la serrure de sûreté. Avant de s'en aller, il vérifie qu'il a bien verrouillé la serrure de sûreté puis il se met en route pour rentrer chez lui. Mais au bout de quelques minutes, il fait demi-tour pour s'assurer à nouveau qu'il n'a pas oublié de verrouiller la serrure qu'il a vérifiée la première fois. Il traverse la place et passe devant le restaurant de quartier en rénovation. Il passe devant le magasin d'alimentation à l'angle tenu par un monsieur très gentil mais confus qui avait l'habitude de dormir dans son magasin et qui semble avoir fermé boutique pour de bon. Il passe devant le panneau publicitaire *Santé Bien-être et Massage thaï* fixé à l'aide d'une chaîne. Il passe devant le salon de coiffure K&N. Il passe devant la pissotière en tôle verte. Il passe devant le tableau d'affichage sur lequel est épinglée une photocopie A4 proposant un service de garde de chiens ("Ami dévoué des chiens depuis 1957 !") Il passe devant une affiche de stand-up féministe. Devant un service de réparation de vélos. Devant des cours de zumba. Il passe devant le métro, devant le café qui a fermé, devant le pressing qui a fermé. Il s'apprête à faire un signe

de tête au mendiant qui est toujours assis à la même place mais aujourd'hui celle-ci est vide, il n'y a que quelques couvertures, un bol vide et un morceau de carton avec une photo de ses enfants. Le fils tourne à gauche vers l'allée piétonne, il emprunte le sentier qui vient d'être bitumé, il passe devant le grand terrain de foot recouvert de pelouse synthétique, devant la petite maison rouge qui sert de vestiaire et devant le petit bois où un arbre renversé a pendant plusieurs jours barré le sentier sans que personne l'ait déplacé. Il passe devant la zone pavillonnaire, les ronds-points, le chantier de construction. Tu l'as vu ? demande sa petite amie ensommeillée lorsqu'il se glisse à côté d'elle dans le lit. Pas aujourd'hui, lui chuchote-t-il en retour.

II. JEUDI

Un grand-père qui est un père oublié, attend une navette qui n'arrive pas. Il est malade. Il est mourant. Il crache ses poumons. Il va bientôt être aveugle et il ne survivra vraisemblablement pas à la nuit. Tout est la faute de ses enfants. Que ce sale pays soit maudit avec son temps d'automne glacial, ses tarifs de taxi exorbitants et ses chaînes de télé d'une tristesse infinie. Il se souvient encore de la grille des programmes quand il venait d'emménager ici. D'abord la météo. Puis une émission pour enfants – deux chaussettes de différentes couleurs avec des paillettes en guise d'yeux et des mains en guise de squelette, discutant de l'importance de la lutte des classes pour accéder à une société heureuse. Puis de nouveau la météo. Puis des séquences d'information citoyennes, un programme spécial où l'État donnait des conseils, par exemple sur la manière de gérer des brûlures sur la peau des enfants (les mettre sous la douche, les arroser d'eau *tiède* et non froide pendant vingt minutes sans enlever leurs vêtements), suivie d'une séquence sur l'importance d'être équipé de pics à glace quand on fait du patin sur les lacs. Puis les nouvelles. Puis la météo. Puis le film du soir. Qui comme toujours, comme chaque fois, comme à cent pour

cent des fois, était un documentaire sur les poètes latino-américains ou les apiculteurs ukrainiens. Pourtant, il restait debout la nuit avec la télé pour unique compagnie lorsqu'il n'arrivait pas à dormir. Et bien qu'il se sente seul, il ne l'était pas parce qu'il l'avait, elle. C'est pour elle qu'il était venu. C'est pour elle qu'il avait tout quitté. Ce n'était pas un choix délibéré. L'amour c'est l'opposé d'un choix libre. L'amour c'est de la non-démocratie à cent pour cent. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des votes pour le moustachu en uniforme, celui au passé militaire dont le portrait trône dans chaque bureau de tabac, le long de chaque avenue, dans chaque salon de coiffure, dans chaque café, jusqu'à ce que la révolution soit finie et que les vieux portraits soient jetés, piétinés, brûlés et remplacés par le portrait d'un autre moustachu au passé militaire qui dit que le précédent moustachu au passé militaire n'était pas un vrai dirigeant, qu'il était corrompu, qu'il ne s'occupait pas de ce pays comme il le méritait. L'amour est une dictature, pense le père, et la dictature c'est bien. C'est quand il avait le moins de liberté qu'il était le plus heureux. Quand tout ce qu'il savait c'est qu'il sombrerait s'il ne pouvait pas être avec elle. Elle. Sa femme. Son ex-femme. Et s'il y a bien une chose qu'il a apprise de la révolution ratée, c'est qu'avoir un homme fort au centre présente des avantages. La voix des hommes n'a aucune valeur propre. Les hommes sont des idiots. Les hommes sont des fourmis. Ils ne savent pas ce qui est bon pour eux. Ils doivent être dirigés pour ne pas construire des fourmilières n'importe comment et grouiller dans les maisons de vacances de gens inconnus. Qui a dit ça ? Il ne se souvient plus. Peut-être que c'est lui. Oui c'est fort possible parce qu'il est

cent pour cent plus intelligent que toute la population mondiale réunie. Il sait des choses que les gens normaux n'osent pas savoir. Il sait que les Chinois vont bientôt conquérir le monde. Il sait que neuf personnes sur dix qui occupent des postes de pouvoir dans les médias sont des Juifs. Il sait que la CIA était derrière les attaques contre le World Trade Center. Il sait que la Nasa a mis en scène un faux alunissage, que le FBI a tué Malcolm X, Martin Luther King, JFK, John Lennon et J. R. Ewing. Il sait que les banques veulent qu'on paie par carte pour pouvoir nous surveiller, nous localiser. Elles exercent un contrôle total sur chaque petit être humain et elles nous dirigent d'en haut, exactement comme des fourmis. Mais l'être humain n'est pas une fourmi. L'être humain est plus intelligent que la fourmi. Plus grand que la fourmi. Nous avons l'intelligence. Nous avons le langage. Nous avons deux jambes, pas six. Nous avons des mains, pas des antennes. Nous nous tenons debout, pas à plat ventre. Et ce ne sont que quelques-uns des nombreux exemples qui montrent pourquoi nous, les êtres humains, n'accepterons jamais d'être dirigés par un dictateur.

Le grand-père a essayé d'expliquer tout ça à la femme qui a eu la chance d'être assise à côté de lui dans l'avion. Elle a été impressionnée par son savoir. Son pauvre cerveau a juste eu du mal à intégrer toutes les informations. Après le repas, elle a commencé à bâiller et lui a dit qu'elle avait besoin de faire une sieste. Dormez, a souri le grand-père qui avait bu deux petites bouteilles de vin et caché la troisième dans son bagage à main. Dormez, il vaut mieux intégrer la vérité par petites doses. La femme a mis ses écouteurs et s'est aussitôt endormie.

Le voilà maintenant sur le trottoir. Le vent souffle de biais. Une voiture approche. Est-ce que c'est ? Est-ce que ça peut être ? Non, ce ne sont pas ses enfants. Son fils est chez lui en train d'écouter de la musique qui n'en est pas. Sa fille est dehors en train de picoler. Ils ne se soucient que d'eux-mêmes. Le grand-père reconnaît la femme dans la voiture. C'était sa voisine dans l'avion. Leurs regards se croisent. Elle dit quelque chose à l'homme au volant. Elle dit : Arrête-toi, chéri ! C'est cet homme très intéressant avec qui j'ai eu le privilège de discuter dans l'avion, qui avait ces réflexions si courageuses. Regarde-le. Il semble fatigué. Ramenons-le chez lui afin qu'il ne reste pas dans le vent à attendre la navette. Le grand-père sourit et met sa main en visière, aveuglé par l'éclat des phares. La femme détourne la tête. L'homme derrière le volant se penche en avant et croise son regard avant d'accélérer en direction de l'autoroute.

Le père qui est un grand-père réussit, sans vraiment savoir comment, à prendre la navette pour la gare routière Cityterminalen. Il puise dans ses dernières forces, soulève sa valise et prend la ligne rouge du métro. Lorsqu'il arrive enfin à la bonne station, il est presque une heure et demie du matin. Un gentil barbu avec des écouteurs orange dans les oreilles et des pupilles suspectes l'aide à monter sa valise jusqu'en haut des escaliers.

Le grand-père traverse le petit bois, passe devant le magasin d'alimentation, passe devant le restaurant de quartier. Il se retrouve devant la porte de l'immeuble du bureau de son fils. Il n'est pas capable de monter sa valise jusqu'au premier étage. Il abandonne. Il s'effondre. Il rassemble ses ultimes forces et se relève. Il va y arriver. Il faut qu'il y arrive. Il

ouvre la porte de l'immeuble et lutte pour monter la valise. Arrivé dans le bureau, il s'endort tout habillé sur le canapé. Il n'a même pas le temps de charger son portable. Il n'a même pas le temps de se brosser les dents. La seule chose qu'il fait c'est d'allumer la télé sur TV4, suffisamment fort pour pouvoir s'endormir.

*

Un fils qui est en congé de paternité se lève à quatre heures moins dix les mauvais jours et à quatre heures et demie les bons. Généralement c'est le petit d'un an qui se réveille en premier. Parfois le père arrive à maintenir un certain calme en alimentant son lit à barreaux de livres d'images et de peluches, mais la plupart du temps, le petit d'un an perd patience au bout d'un quart d'heure et veut sortir. Il se lève et pointe la porte du doigt en criant meuuu. Il fait un caca du matin dans sa couche déjà pleine qui risque à tout moment de déborder. Lorsque le père allume finalement, le petit d'un an se met à rire et essaie de se hisser hors du lit à barreaux. La grande de quatre ans, elle, se réveille vers cinq heures. Elle sort de sa chambre les yeux ensommeillés et les cheveux ébouriffés. Elle a son biberon dans les mains. Elle s'en sert encore. Parfois le père lui propose de boire plutôt dans un verre ou un gobelet en plastique ou une gourde de sport hyper cool. Mais la fille refuse. Elle veut garder son biberon. Laisse-le-lui, dit la maman. C'est son dernier objet de bébé. Et le père le lui laisse. Tout en tentant des stratégies pour la dissuader. Il lui dit que si à quatre ans elle se balade avec son biberon et que ses copains de

maternelle la voient, ils risquent de se moquer d'elle et de l'appeler "le gros bébé Cadum" ou quelque chose du genre et c'est pour ça qu'elle devrait arrêter. La fille le regarde en haussant les épaules. Je m'en fiche d'eux, lui lance-t-elle en coinçant son biberon à la ceinture de son pyjama comme un pistolet. Tu vois, dit la mère lorsqu'elle sort de la douche les cheveux mouillés et qu'elle se sert un café. La pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, dit le père. En tout cas, cette fois-ci, la pomme est tombée hyper loin de l'arbre du père, rit sa petite amie en lui faisant un rapide bisou sur la joue. Je serai à la maison vers dix-sept heures, dit-elle en avalant son café debout devant l'évier. Jamais tu n'as été à la maison à dix-sept heures, pense-t-il mais il ne dit rien. Envoie-moi un SMS si tu veux que je fasse des courses, dit-elle. C'est bon, je m'en charge, lui sourit-il.

Elle part en direction du métro. Elle a son nouveau sac, elle a sa nouvelle coiffure, elle a son manteau, ses gants. Elle semble si professionnelle quand elle sort dans le monde. Lui reste à la maison dans le chaos de la cuisine. Il porte sa robe de chambre avec la morve du petit d'un an sur l'épaule et les empreintes de doigts pleins de bouillie de la grande de quatre sur les poches. Le petit d'un an court dans l'appartement avec son chariot de marche en hurlant de frustration dès qu'il s'accroche dans un tapis ou qu'il se coince quelque part. La grande de quatre ans veut que le père l'accompagne aux toilettes pour faire caca parce qu'elle a peur d'y aller toute seule, mais il n'a pas le droit de la regarder quand elle pousse. Il doit être tout près mais dos à elle. Le petit d'un an grimpe sur le canapé et essaie de faire tomber un cadre. La grande de quatre ans veut qu'on